

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Marie-Jeanne, Résistante à 20 ans

Marie-Jeanne Renouprez-Léonard, de Saint-Hubert est entrée dans la Résistance, y rejoignant son frère et son père. Elle apportait le courrier à vélo.

● Philippe CARROZZA

« Émile, mon père, était instituteur au pénitencier de Saint-Hubert. Il donnait aussi des cours de chimie chez les Frères, à l'école secondaire. En mai 1940, il a reçu ses papiers militaires par erreur, puisqu'il avait 45 ans. Il était trop vieux. Il a dû rejoindre Berck-sur-Mer, en France. C'est là qu'il a appris la capitulation de la Belgique. Les Allemands les ont fait rentrer à pied. De Berck à Tournai. Alors qu'il marchait avec les autres prisonniers dans les rues de Tournai, un jeune homme l'a reconnu. Il s'est approché pour lui offrir un pain. C'était un ancien élève à qui il avait donné cours au pénitencier de Saint-Hubert ! »

Au moment d'être conduit à la prison, il a été agréablement surpris : « Il n'y avait plus de place et, au lieu de le transférer ailleurs, les Allemands l'ont renvoyé chez nous. Je crois qu'il n'aurait jamais survécu. Il n'avait pas la santé pour supporter une longue captivité. »

Traire les vaches à l'école

Dès le mois de mai 1940, le pénitencier de Saint-Hubert avait été transformé en Lazaret (en hôpital). Après la capitulation, les cours reprennent chez les Sœurs de Notre-Dame. « La scolarité s'est passée plus ou moins normalement à Bastogne. Nous avions juste le manteau sur le dos en hiver tellement il faisait froid. On mangeait de la nourriture de guerre. On rentrait à la maison à la Toussaint, à Noël, au carnaval et à Pâques. »

En juin 1943, la jeune Borquine décroche son diplôme de régente ménagère agricole. « À l'école, j'ai appris à traire les vaches. Les Sœurs avaient deux ou trois laitières. On était bien trop nombreuses pour pouvoir s'entraîner sur ces pauvres bêtes, alors



« Tout se faisait dans la plus grande discrétion. Consciente du danger, mais satisfaite de faire quelque chose pour la Patrie. On détestait tellement les Allemands ! »

nous devons faire nos exercices pendant les congés ».

Les réfractaires d'Hatrival

Dès le début de la guerre, Émile Léonard est entré en résistance. Il aidait les réfractaires qui se cachaient dans les bois. « Je l'ai accompagné à deux reprises dans le petit bois d'Hatrival. À chaque fois, les jeunes gens avaient fait du feu. Mon père leur a répété que c'était imprudent, que les Allemands pouvaient les repérer de très loin. Quelques jours après la troisième visite, ils étaient remarqués par un poste d'observation ennemi basé à Hurtebise. Ils ont été faits prisonniers et envoyés en Allemagne ! »

« Maman a vaguement su pour moi »

Vers la fin de la guerre, Marie-Jeanne Léonard suit les traces de son père et de... son frère : « Papa et mon frère Henri faisaient partie de la section MNB d'Edmond Leroy. Moi, on m'a chargée de porter le courrier à M. Leroy, à Nassogne. J'étais courrière. Je portais des messages à vélo. Au moment de transmettre les informations, dont j'igno-

rais bien sûr la teneur, je ne faisais jamais aucun commentaire. Tout se faisait dans la plus grande discrétion. J'étais heureuse. Consciente du danger, mais satisfaite de faire quelque chose pour la Patrie. On détestait tellement les Allemands ! Maman savait pour papa et mon frère. Pour moi, elle a vaguement su. »

Les Léonard sont discrets, très méfiants. À Saint-Hubert, il y a

des collabos. Une famille, qui a quitté la ville tout de suite après la guerre, se promenait même en uniforme allemand dans les rues. Un jour, alerté par la Résistance d'une descente des nazis chez lui, M. Léonard s'empare de tous les papiers compromettant pour lui et sa famille et les cache dans le charbon, à la cave. Les Allemands n'ont jamais rien trouvé. ■

La nuit sur les patates

Pensant être libérés de l'occupant une bonne fois pour toutes, les Borquins sont stupéfaits quand on annonce le retour des nazis au mois de décembre. C'est la panique. Les Résistants, qui s'étaient montrés au grand jour depuis la Libération, à l'automne, prennent la fuite : « Mon frère s'est réfugié à Gand chez des cousins. L'Offensive Von Rundstedt a été ressentie comme un vrai coup de massue. Personne ne s'y attendait. Tout le monde était sous le choc. Les nazis venaient de Poix. En chemin, une voiture allemande a été prise pour cible par des maquisards qui étaient restés dans les parages. En guise de représailles, à l'approche de Saint-Hubert, ils ont tué un homme dont le seul tort était d'être sorti de chez lui. Les soldats ont assassiné aussi les habitants du moulin, à la route de Poix. »

Soucieux de préserver la sécurité de sa famille et des voisins plus âgés, Émile Léonard ordonne à tout ce petit monde de gagner ses caves : « Nous avions de vraies caves, très spacieu-

ses et dont le sol était bétonné. On y avait même un petit poêle qu'on pouvait alimenter à volonté puisqu'on avait la réserve de charbon à portée de main. Nous sommes restés terrés là une dizaine de jours et de nuits. On entendait le canon des Américains qui n'étaient pas si loin que ça finalement puisqu'ils s'étaient retranchés à Bras. On avait hébergé deux vieux voisins et mon grand-père. Je dormais sur les patates. Eux s'étendaient sur des matelas que mon père avait disposés au sol. On écoutait la radio. On avait peur et tout le monde était désespéré. »

C'est seulement quand ils n'ont plus entendu le son du canon, que les Léonard ont osé mettre le nez dehors : « C'était calme depuis un petit bout de temps. Mon père est sorti dans la rue. Il n'y avait plus un chat. Ce sont les Français qui sont entrés les premiers dans Saint-Hubert. On était content, mais on sentait que personne n'osait encore y croire. Il a bien fallu un jour ou deux avant qu'on ressorte à nouveau les drapeaux. » ■ Ph. C.

ELLE A DIT

Pas d'amnistie

« Personne n'a le droit de trahir son pays. Une patrie, on n'en a qu'une et on doit la respecter. Je suis contre l'amnistie. »

Pas de scission

« Je suis contre la séparation des Flamands et des Wallons. Nous avons tous besoin les uns des autres. Je trouve que c'est triste qu'on ne parvienne pas à s'entendre dans un si petit pays. J'ai envie de poser une question : « Qu'est-ce qu'être Belge ? »

Brassard MNB

Marie-Jeanne Léonard, en sa qualité de coursière du MNB, portait le brassard de sa section le jour de la Libération : « Je suis toujours membre du Mouvement national belge. Je règle ma cotisation tous les ans. »

« Ja, gut ! »

« Il n'y avait que de vieux soldats qui veillaient au grain à Saint-Hubert. Ils n'étaient pas dangereux. Ils avaient très peu de contacts avec la population. Ils ne parlaient pas un mot de français. On se moquait d'eux et ils n'y voyaient que du feu. Je faisais partie des guides. Ce qui était interdit par l'occupant, tout comme les troupes de scouts d'ailleurs. Je me souviens qu'avec d'autres guides, nous nous baladions du côté d'Hurtebise quand nous avons rencontré deux Landsturms. On s'est mis à hurler à tue-tête des chants patriotiques. Ils ne comprenaient rien. Ils nous regardaient passer en disant « ja, gut ! ». »

Des draps blancs

« Il y avait de la neige à la Contre-offensive. Une couche épaisse. Pour se rendre invisibles et surprendre les Américains, les soldats nazis se cachaient sous des draps blancs qu'ils avaient volés dans les maisons du quartier, alors que les gens étaient cachés à la cave. »

Le déserteur

« En décembre 1945, un chauffeur de tank allemand était en panne dans la rue Saint-Roch. Il s'est présenté à notre porte. Il voulait déserteur, sentant que la guerre était perdue. Mon père a refusé de le cacher. Pour le principe. Et puis, c'était trop risqué. »

Prisonnier à la frontière polonaise

Marie-Jeanne Léonard a épousé Lambert Renouprez en 1952. Son mari, bien connu à Saint-Hubert et au collège d'Alzon à Bure (Tellin) où il a enseigné l'éducation physique pendant de nombreuses années, était né à Herve en 1920. Il était de la classe 1939. Le 10 mai 1940, il était caserné au fort de Battice. Une place fortifiée qui a tenu la dragée haute aux Allemands : « Nos soldats s'étaient tellement bien battus que les nazis leur ont fait

une haie d'honneur quand le fort s'est rendu. Les Allemands avaient été impressionnés. Ça ne les a pas empêchés de rouler nos soldats. Au lieu de leur remettre les papiers de démobilisation, ils les ont tous embarqués sur des trains, direction l'Allemagne. Mon mari a été prisonnier pendant cinq ans dans un camp à la frontière polonaise, à Königsberg. Il n'est rentré en Belgique que le 27 avril 1945 ! ».

Fonds pour le journalisme

Le reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.